

Une nouvelle vie de Jésus

Autor(en): **Parander, J.-J.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **25 (1892)**

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379513>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UNE NOUVELLE VIE DE JÉSUS

PAR

J.-J. PARANDER

Jésus de Nazareth au point de vue historique, scientifique et social, par Paul de Réglé ¹.

Voici une nouvelle *Vie de Jésus* venue après tant d'autres, mais conçue à un point de vue nouveau, comme l'indique le titre. L'ouvrage ayant produit un certain effet à Paris, il y aurait de la fatuité à le considérer comme non venu dans le monde protestant. En nous chargeant de le présenter aux lecteurs de cette *Revue*, nous ne nous dissimulons pas la gravité de l'entreprise et les orages plus ou moins redoutables qu'elle pourra soulever ; mais nous avons, quoi qu'il advienne, la confiance que les lecteurs, bénévoles ou non, tiendront compte de notre impartialité et se souviendront de la devise de cette *Revue*.

I

L'ouvrage se compose de trois livres dont le premier, divisé en cinq chapitres, est intitulé : *De la naissance de Jésus à son baptême par Jean Baptiste* ; le second, renfermant sept chapitres, traite *Du baptême de Jésus à son dernier voyage à Jérusalem*, et le troisième, de cinq chapitres, parle *De l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem jusqu'à sa résurrection*. Outre ce corps de l'ouvrage, nous trouvons aux pages I à xxxi

¹ Paris, 1891. 1 vol. xxxi et 404 pages.

une *Méditation* et un *Avant-propos* et, depuis la page 358 à la fin une *Post-face*, des *Notes* et des *Appendices*.

Dans un ouvrage de cette nature le style n'est pas toujours l'homme ; le fond importe plus que la forme ; autrement on pourrait chicaner l'auteur commel'a fait avec esprit le critique philosophe, M. C. S., dans le numéro du 1^{er} juillet 1891 de la *Gazette de Lausanne*. Mais ce que l'auteur regrettera certainement avec nous, c'est la quantité excessive de fautes d'impression et même (p. 120) l'emploi probablement hâtif d'un mot qui est un parfait contresens non corrigé dans les errata.

A part ces imperfections regrettables et certaines exagérations de langage, l'exposition ne manque ni de clarté ni d'ordre, et, comme nous le verrons, ce livre renferme des pages qui charment et entraînent par leur éloquence et leur chaleur.

Mais avant d'analyser les parties principales, de signaler les points saillants, les idées nouvelles de cet ouvrage, et pour en montrer la genèse et l'esprit, disons quelques mots de l'auteur.

II

L'auteur qui se cache sous le pseudonyme de Paul de Réglà, est un docteur en médecine qui s'est beaucoup occupé d'électro-magnétisme, soit en théorie, soit dans la pratique de son art. La note B (p. 371-374) reproduit un article de Paul de Léonie inséré dès l'an 1869 dans *Paris-Gazette* sur ses travaux scientifiques. Il y est dit entre autres choses ce qui suit : « Au moyen âge, M. le docteur D. eût été bel et bien brûlé vif pour crime de magie et de sorcellerie ; au dix-neuvième siècle, en pleine lumière scientifique, on se contente d'honorer en lui un des praticiens les plus éminents, les plus hardis de notre génération déjà si riche en initiateurs de toutes sortes. Il ne faudrait pourtant point affirmer que M. le docteur D. a pu, du premier coup, faire prévaloir ses doctrines. Nul obstacle, aucune entrave, nul entêtement systématique et contradictoire, non plus qu'un incroyable esprit de routine, contre lequel il a dû courageusement lutter, n'auront manqué à sa gloire. Aujourd'hui

que d'éclatants succès sont venus couronner son œuvre de patience et d'études incessantes, c'est à qui, des premiers opposants, des plus rebelles adversaires du jeune maître se ralliera à lui devant l'évidence incontestable des résultats obtenus par l'électro-magnétisme, appliqué aux théories de sa thérapeutique. »

Ce médecin novateur est doublé d'un observateur qui a mis à profit ses voyages et son séjour dans les pays orientaux pour connaître et comprendre bien des choses qui, pour nous Occidentaux, paraissent étranges, mystérieuses ou même choquantes.

Les paysages, les mœurs, les usages, les costumes, les traditions, les croyances, tout l'a intéressé, tout l'a instruit, et son livre en fait foi.

L'esprit et le cœur ouverts à toutes les manifestations de la vie humaine, les expériences et les études psychologiques, le besoin et l'habitude acquise de sonder les mystères de l'âme autant que les fonctions matérielles du corps, le désir de contribuer à la plus grande somme possible de bonheur individuel et social, en deux mots, un sincère amour de l'humanité a fait de notre docteur un penseur affranchi de la tendance commune aux médecins modernes, la tendance à un matérialisme aussi peu consolant que fortifiant et bienfaisant ¹.

Ajoutons, pour être juste et complet, que l'humanisme et le spiritualisme de M. de Réglé ne combattent pas son chauvinisme gaulois. Le critique C. S. lui reproche avec raison de comparer Napoléon à Jésus et *Saint-Hélène* au *Golgotha*. Ni Taine, ni vous, cher lecteur, ni moi, ne sommes de cet avis, si Pascal a bien échelonné les différents ordres de grandeur. Au fond l'auteur est du même avis aussi puisqu'il met (p. iv) Napoléon au nombre des grands faucheurs d'hommes. Ne portons-nous pas tous quelques contradictions dans notre esprit? Cette contradiction de l'auteur s'explique d'ailleurs par le fait

¹ N'y a-t-il pas en effet quelque chose de douloureusement instructif dans le fait déploré et déplorable que la femme du célèbre coryphée du matérialisme, M. Moleschott, vient de se suicider en suivant l'exemple donné, il y a quelques années, par sa fille? (J. J. P.)

qu'il aime à rapprocher, en bon Français qu'il est, l'œuvre de la révolution de celle de Jésus, auquel il attribue comme principal mérite la trilogie : Liberté, égalité, fraternité, trois belles choses que le dernier des condottieri, le grand faucheur d'hommes, est censé avoir colportées en Europe.

Le même chauvinisme se retrouve dans le corps de l'ouvrage (p. 345, 346) où le lion gaulois est censé abattre d'un seul bond et fracasser dans sa puissante mâchoire la terrible main qui jusqu'à la glorieuse révolution tenait les peuples sous le joug d'un abrutissant despotisme. Hélas ! ce lion gaulois s'est bien affaibli depuis cent ans. Dans sa vieillesse il a la douleur de voir, en l'an de grâce 1891, quarante mille pèlerins, j'allais dire brebis, aller porter à Rome leur laine et appeler par leur bêlements la restauration du pouvoir temporel du pape. L'auteur est-il né catholique ou protestant ? La question importe peu, car il est juste de reconnaître que son œuvre est écrite *en toute indépendance d'esprit* et par un *philosophe n'ayant subi aucun joug scolastique et religieux* (p. xxii). Mais nous inclinons à croire que, né catholique, il a vu de si près les égarements moraux, le caractère paganique de l'Eglise romaine que, suivant l'exemple de Lamennais, de Quinet et de tant d'autres, il s'en est détaché avec dégoût pour suivre sa propre voie et faire la lumière dans son âme et sa *vie si triste et tourmentée*.

III

Dans quel but et dans quel esprit le livre qui nous occupe a-t-il été composé ?

L'auteur répond à cette question dans un *Avant-propos* qu'il faudrait reproduire en entier en raison de l'importance des détails que nous y trouvons sur la genèse du livre, sur l'état actuel de la société et des Eglises dites chrétiennes, sur la nécessité de revenir à la religion de Jésus dégagée de tout alliage impur, de toute surcharge superstitieuse. Le point de vue de l'auteur, également éloigné de la critique négative et de l'orthodoxie ennemie de toute critique, « accepte l'existence de Jésus de Nazareth, du Jésus que ses disciples appelèrent *Christ*, mais

ne voit en lui qu'un réformateur et le fondateur d'une religion essentiellement humaine, ouverte à tous les progrès, sous la grande idée d'un Dieu idéalisé, Père de toutes les créatures. » (P. xvi.)

« Nous n'écrivons pas un ouvrage religieux et sentimental, comme l'a fait Renan, ni même un livre dans le genre de celui du Dr Strauss ; nous nous contentons d'étudier cette grande et belle figure de Jésus, telle que l'histoire, la science et nos voyages nous l'ont fait concevoir, sans aucun esprit de parti pris.

» En cela, nous pensons faire œuvre humaine et loyale, car nous voulons empêcher l'esprit du matérialisme moderne de détruire, par une négation outrée, tout ce qu'il y a de grand, de pur et de véritablement majestueux dans la doctrine de Jésus de Nazareth.

» Ce livre n'est écrit ni pour les bigots, ni pour les fanatiques. Il s'adresse particulièrement aux hommes de bonne volonté, qui, au milieu de la grande débâcle, morale et religieuse, dont le sceau semble s'imprimer de plus en plus sur le dernier feuillet de notre dix-neuvième siècle, scrutent, du sein de ce naufrage de tant de croyances, la voie qui pourra nous conduire au port. »

Citons encore la dernière page de cet *Avant-propos*. Elle rappelle Lamennais et nous éclaire sur les sentiments et l'intention qui ont animé l'écrivain.

« Pendant ce temps, que fait le peuple ? Que fait ce peuple, pour lequel Jésus a été mis en croix ?

» Sans croyance, sans foi ; toujours trompé, déceptionné, trahi, il va, comme un navire désarmé, sans gouvernail, en dérive, vers les mauvais instincts et l'obscur de la nuit de l'âme !

» N'ayant plus de fortes croyances, il s'abandonne à toutes les superstitions d'une libre pensée dérégulée, fanatique et matérielle.

» Le physique domine tout.

» Le moral n'est plus qu'un mot.

» La force matérielle est le Dieu de l'époque.

» Le verbe sceptique, moqueur, le verbe qui détruit et sape le vieil édifice de la *morale universelle* dans ses fondements, est seul recherché, écouté, applaudi, acclamé.

» Le scepticisme est à la mode. C'est lui qui dirige la sarabande des nations autour du veau d'or.

» Le peuple, désorienté, ne sachant plus à qui croire, fatigué de tant de sang répandu pour des mots sonores et pompeux, cherche partout le verbe nouveau, le Messie promis, le Sauveur de sa conscience affolée. Il doute, il soupire, il souffre, il attend !

» Par la faute des grands prêtres, des scribes et des pharisiens, on s'est écarté de Jésus. On a perdu de vue cette grande lumière, ce flambeau de l'humanité. Il faut y retourner. Il faut diriger le vaisseau en détresse vers ce phare. Là est le salut, le calme et la vie !

» C'est cette pensée, fruit de longues recherches, de plus longues méditations, qui nous a décidé à écrire ce livre ; à dévoiler la grande et noble figure du crucifié de Golgatha ; à dépouiller sa doctrine des ronces et des épines qui la cachent, et à la montrer sous le nom qui lui appartient bien : le *jésunisme*, plus belle, plus rayonnante, plus consolante, plus scientifique et sociale que jamais.

» Avec cette doctrine et avec elle seule, se fera l'alliance de la raison et de la foi, de la science et de la religion, du besoin et de la satisfaction ! »

Pour achever de caractériser l'esprit du livre, il faudrait citer encore la *Post-face : Aux martyrs de la liberté ! Aux affligés et aux malheureux* (p. 359-361), mais il suffira d'en rapporter la fin : « Venez à Jésus, venez à sa pure doctrine, au *jésunisme*, à cette religion du cœur, à ce royaume de Dieu, qui est au fond de toutes les créatures humaines ! Vous trouverez là le repos, le calme, la force, le courage ! Et debout, la tête haute, sans peur, sans hésitations, vous contemplez la venue de la délivrance et de la vie éternelle, où les autres n'aperçoivent que le noir du tombeau !

« Venez, car Jésus de Nazareth fut et restera le maître, le consolateur de tous les éprouvés, de tous les malheureux ;

comme il fut et restera l'adversaire des puissants, des riches, des prêtres, des préjugés, des passions et de la superstition ! »

Amour sincère, ardente recherche de la vérité unis à la plus grande indépendance possible, à une vive sympathie pour les malheureux, à un profond désir de porter remède aux maux qui affligent l'humanité : voilà l'esprit dans lequel ce livre a été composé. De nos jours et de la part d'un docteur en médecine, c'est un phénomène digne de notre attention, un acte de foi. Il n'est pas permis d'en faire un autodafé ; mais l'auteur acceptera sans doute toute critique respectueuse.

IV

Et d'abord en quoi consiste ce *jésunisme* qui forme la thèse fondamentale du livre ? Ce n'est autre chose que la fameuse distinction entre *religio Christi* et *religio de Christo* qui remonte à Lessing, et que les conquêtes de la théologie biblique imposent à notre attention et à l'impartialité de tout penseur chrétien qui veut se rendre compte de sa foi et se pénétrer de la pensée véritable de son divin Maître.

Eh bien ! quoi qu'on dise, et malgré les essais tentés à ce sujet, en Allemagne et ailleurs, nous n'avons pas encore et nous n'aurons peut-être jamais un exposé clair, complet, authentique et certain des enseignements de Jésus, un miroir fidèle de sa pensée. Le départ entre ses vues et celles des apôtres, des évangélistes, des plus anciens messagers de la bonne nouvelle, est sujet à mille difficultés historiques et exégétiques et ne se fonde sur aucun critère logique indiscutable.

Ce que des théologiens qui se sont sérieusement occupés de cette tâche ardue et délicate n'ont pas fait ou pu faire de façon à répondre à notre légitime attente, M. de Réglé pouvait d'autant moins le faire que son but, comme il le déclare lui-même, n'est pas d'étudier et de nous faire connaître Jésus au point de vue religieux, mais plutôt et essentiellement au point de vue historique, scientifique et social, comme l'indique le titre même de l'ouvrage. Aussi peut-on dire que la partie doctrinale est incomplète et, sur le point capital relatif au règne de Dieu et

l'idée messianique, erronée ou tout au moins susceptible d'importantes modifications.

L'auteur, pénétré d'un respect profond et sincère pour la personne de Jésus, dans lequel il voit l'incarnation de *l'idée divine*, témoigne de ce respect en reproduisant soit le sermon sur la montagne, soit la parabole du samaritain miséricordieux, soit le célèbre entretien de Jésus avec la Samaritaine, avec les paroles relatives à la nature du culte agréable à Dieu. Mais les paroles qu'il aime à citer sont celles où Jésus se plaît à confondre ses adversaires les pharisiens, les saducéens et les scribes, tous les partisans attitrés de la loi et de l'ancien ordre de choses qu'il voulait, en vrai révolutionnaire, abolir ou tout au moins réformer. Comme c'est autour de la trilogie : liberté, égalité, fraternité que l'auteur range l'enseignement et l'œuvre dite réformatrice de Jésus, il néglige le principe du règne de Dieu et de l'œuvre messianique. Or chacun sait que dans le monde théologique, la question qui aujourd'hui prime toutes les autres et dont la solution implique celle de la *religio Christi* ou du *jésunisme*, est précisément celle qui a trait à la façon dont Jésus concevait le règne de Dieu, ou le royaume des cieux, et travailla jusqu'à la fin à l'établissement de ce règne sur la terre. L'auteur, tout en affirmant que ce règne est essentiellement intérieur, ne distingue pas toujours les opinions juives courantes d'avec celles que Jésus avait sur cet important sujet et semble disposé à lui refuser le titre de Christ ou de Messie parce qu'il n'a pas accompli l'œuvre que les Juifs, impatients du joug romain, attendaient du Christ.

Malgré les excellentes choses, très vraisemblables, que l'auteur dit sur le développement intellectuel de Jésus, sur l'originalité et l'indépendance de son inspiration, il faut regretter que son antipathie systématique pour les juifs et l'Ancien Testament l'aient empêché de signaler la part incontestable que les enseignements de la synagogue et les écrits des prophètes eurent dans la formation de la conscience messianique si pure, si élevée de Jésus. Lui attribuer une originalité complète, une entière indépendance de pensée, c'est rompre la chaîne des révélations, faire abstraction de la continuité historique ; c'est

méconnaître en grande partie la nature de l'enseignement de Celui qui est venu pour accomplir la loi et les prophètes. Sans refuser à Jésus la gloire d'avoir fait connaître Dieu comme Père, il n'est pas permis de qualifier le Dieu de Moïse comme l'auteur le fait (p. 350-351).

V

M. de Réglà s'est attaché à étudier Jésus essentiellement au point de vue scientifique et historique. Il a retracé, après tant d'autres, mais dans un esprit nouveau et non sans éloquence, le tableau des événements, des idées, de la situation morale, politique et religieuse des Juifs et de l'empire romain à l'époque de la naissance de Jésus. « C'est au moment où le vieux monde est ébranlé dans ses fondements et dans ses croyances par ses abus mêmes, alors que Rome, son pivot, gorgé d'or, de richesses et d'orgueil militaire, est livrée aux discussions de ses rhéteurs, au sabre d'un soldat heureux, aux intrigues de son nombreux clergé et aux ambitions de ses courtisans,... pendant que le paganisme croule de toute parts,... qu'il est discuté ; que ses dieux, ses déesses et ses prêtres sont tournés en ridicule,... que les dieux s'en vont, et que tout se prépare pour une révolution générale dans les idées, les principes, les hommes et les choses ; que les peuples d'Orient, foulés, meurtris, soumis par les armes romaines, jettent un suprême regard dans l'obscur de l'inconnu pour y trouver une lueur d'espérance, c'est à ce moment si solennel, qu'un nouveau phare s'élève à l'horizon, sous l'aspect d'une étoile, droit sur la modeste ville de Nazareth !... Le Réformateur peut se manifester, les temps sont préparés par les événements » (p. 23, 24). Telle est la conclusion du premier chapitre où l'auteur, en parlant des sectes juives, s'arrête avec une complaisance particulière sur celles des Esséniens, dont il décrit les dogmes, les usages, les mœurs, l'organisation, d'après le rapport de Pline (Hist. nat. lib. E., chap. XXII) et surtout d'après des informations données par un Essénien que M. de Réglà a beaucoup connu en Orient. « Les Esséniens, plus nombreux que les Sadducéens

mais inférieurs aux Pharisiens comme nombre et influence gouvernementale, étaient de véritables philosophes pythagoriciens. Ils avaient des racines puissantes parmi le peuple, et jouissaient généralement d'une grande réputation de sainteté, de savoir et même de prophéties. »

Ces quelques lignes nous font déjà pressentir l'importance du rôle que l'auteur attribue aux Esséniens dans toute l'histoire évangélique ; depuis la conception et la naissance de Jésus jusqu'à sa résurrection.

L'idée n'est pas nouvelle, car deux brochures allemandes, publiées à Leipzig dès l'an 1849, et se donnant pour la traduction d'un ancien manuscrit essénien trouvé dans une bibliothèque d'Alexandrie, regardent Jésus comme un thérapeute essénien et font intervenir les membres de cette secte dans la plupart des circonstances et des faits relatés par les évangiles.

Si M. de Réglà n'a pas eu connaissance de ces brochures et si par conséquent son œuvre a le caractère d'une œuvre personnelle et originale, l'hypothèse commune à des auteurs écrivant à quarante-deux ans de distance, gagne considérablement en vraisemblance ; on n'a pas le droit de leur appliquer le proverbe : « a beau mentir qui vient de loin » ; il faut ou récuser toute discussion ou examiner la portée scientifique et historique de cette œuvre.

Nous n'avons pas qualité pour attaquer le point de vue scientifique et historique de l'auteur, pour contrôler ou réfuter son hypothèse fondamentale et l'ordonnance des faits qui en découle. Nous manquons pour cela de science plus encore que de temps. Des théologiens mieux qualifiés que nous tailleront peut-être leur plume pour opposer livre à livre et hypothèse à hypothèse.

Pour nous, nous avouons que, l'hypothèse de l'auteur admise, et il l'étaye aussi vaillamment que possible, ses raisonnements psychologiques, les détails qu'il invente, les conjectures qu'il expose, tout nous a aidé à mieux connaître la figure à la fois si divine et si humaine de Jésus, à combler certaines lacunes des récits évangéliques, à nous faire une idée plus complète, un tableau plus suivi, plus vivant et réel de ce que Jésus

a été, a fait et voulu faire dans le milieu où il vivait, dans les circonstances providentielles où son Père céleste l'avait placé.

Les pages 112-114 et les pages 270-272, par exemple, nous ont charmé et instruit, les premières parce qu'elles nous donnent un admirable portrait de Jésus à l'âge de trente-trois ans et tel que le représente la photographie qui orne le volume ; les autres, parce que, en décrivant et en expliquant la chasteté elles coupent court à certaines opinions malveillantes qu'affectionnent et hasardent les personnages matériels qui n'ont lu que Renan, ou qui sans l'avoir lu, jugent Jésus d'après eux-mêmes.

Le point de vue scientifique de l'auteur s'affirme surtout dans sa conception de l'idée du miracle et par conséquent dans l'explication qu'il donne des faits miraculeux rapportés par les évangiles.

Après les interminables discussions que cet important sujet a suscitées dans le monde théologique sans obtenir un résultat indiscutable, on est bien près d'acquiescer aux déclarations de l'auteur (p. 126, 127).

« Si donc on veut entendre par le mot *miracle* tout fait que nous ne pouvons encore expliquer, nous admettrons la réalité de la chose. Nous irons même plus loin ; nous affirmerons que le miracle a été, est, et sera de tous les temps l'X mystérieux, où viendront se heurter les intelligences bornées de notre planète. Mais si, au contraire, on veut entendre par le mot *miracle* cette chose impossible, produite de rien en dehors des lois qui régissent notre monde et ses individualités ; ces *faits*, qui ne reposent que sur des caprices de Dieu ; — comme si Dieu pouvait avoir des caprices ! — cette négation des lois, mystérieuses mais immuables, de la vie universelle et individuelle ; si l'on veut, en un mot comme en mille, accepter ce terme de *miracle*, tel que l'a fait l'Eglise, c'est-à-dire si l'on veut *déifier* le néant ; donner une forme à ce qui n'existe pas ; faire que la journée d'hier ne se soit pas produite ; que la mort, la vie, la marche des astres soient soumises à la volonté d'un être quelconque, nous dirons hautement et avec l'énergie de notre âme indignée devant une telle prétention, négative de la grande

idée de Dieu et de cette autre grande chose qui s'appelle la *vérité* : Non, nous ne croyons pas au *miracle* !... »

« Mais de ce qui précède, à nier les faits qui échappent à notre entendement, ainsi que le font les sadducéens modernes, sceptiques, moqueurs, repoussant tout ce que ne peut concevoir leur cerveau, et niant quand même, comme l'aveugle-né nie l'existence des choses qui l'entourent et dont il ne peut avoir conscience, il y a une distance que nous ne franchirons jamais.

« Entre l'athéisme des chiffres, entre l'athéisme qui *adore* le néant et la prostration intellectuelle des bigots, il existe une place, d'où le penseur peut apercevoir la grande idée d'un Dieu, souriant et sublime ! »

Fidèle à cette théorie, fort de ses études sur l'occultisme, le magisme et le magnétisme, sur l'hypnotisme et le suggestionnisme, en deux mots, sur la psychologie et la physiologie, l'auteur accepte, nous croyons de bonne foi, et explique de même, les récits des guérisons dites miraculeuses qui abondent dans les évangiles. Il attribue à Jésus tous les dons voulus pour agir en guérisseur des maux physiques et moraux : le charme de la voix et du regard, une grande puissance *organo-électrique*, les connaissances médicales où excellaient les thérapeutes esséniens ; il constate chez lui cette foi profonde, fruit d'une ferme volonté, qu'il recommandait si fréquemment à ses disciples ; cette pénétration, cette divination mystérieuse qu'on appelle la seconde vue, cette puissance de suggestion qui est le propre de certaines natures et dont on a tant usé et abusé de nos jours. Ainsi l'auteur, rectifiant et complétant les récits des évangélistes, nous fait comprendre comment Jésus guérissait les malades, ressuscitait des morts, changeait l'eau en vin, chassait les démons, etc.

La résurrection de Jésus lui-même, résurrection en chair et en os, n'est pas un miracle, mais un événement qui s'explique par l'intervention habile et dévouée des deux Esséniens : Nicodème et Joseph d'Arimathée, plus dignes de notre admiration que les lâches disciples auxquels l'Eglise a érigé des autels.

Ces deux amis de Jésus, hauts initiés de la secte essénienne,

reconnurent que malgré le percement des mains et le coup de lance au côté, leur protégé n'était mort qu'en apparence et s'empressèrent d'obtenir de Pilate la permission d'emporter son corps qu'ils ramenèrent à la vie par des moyens à eux connus.

« La vie publique du réformateur galiléen était terminée.

» L'expiation avait eu lieu....

» Pour ses disciples, pour l'autorité civile et sacerdotale, Jésus avait vécu!....

» Les véritables initiés, les Esséniens de la secte *jésunienne*, veillaient, priaient et agissaient.

» Sa résurrection se préparait.

» Désormais, grâce à l'amour ardent d'une femme (Marie) et aux agissements des véritables initiés au *jésunisme*, à ces Esséniens, dont nous avons si souvent fait mention, la croyance en la résurrection du Maître était un fait, un dogme dont le vulgaire ne pouvait plus douter. »

L'auteur nous fait espérer qu'il nous dira un jour comment mourut Jésus après s'être encore montré à ses disciples.

Fils d'un Essénien, Essénien lui-même, successeur et continuateur de Jean-Baptiste, mais toutefois doué divinement pour annoncer au monde une religion destinée à faire le bonheur de l'humanité, puissant thérapeute, entouré de disciples qui souvent ne le comprennent pas, luttant courageusement contre les erreurs et les iniquités de son époque, succombant en apparence aux embûches de la caste sacerdotale, mais triomphant en réalité par sa résurrection : voilà en peu de mots, bien imparfaitement dessinée, la figure de Jésus d'après M. de Réglé.

VI

Le point de vue social, auquel l'auteur a étudié Jésus, ressort pour ainsi dire de chaque page du livre. Il faut que l'arbre produise des fruits, que la foi enfante un nouveau monde, une société animée des sentiments que Jésus voulait faire pénétrer dans le cœur de ses disciples. Il va sans dire que la société sera ce que sont les individus qui la composent; mais il

nous semble que l'auteur se fait des illusions sur la facilité avec laquelle son *jésunisme* pourrait façonner le monde à son image. On dirait qu'il suffit de proposer aux hommes de notre époque l'enseignement de Jésus pour qu'ils l'acceptent, le mettent en pratique et forment ainsi un monde nouveau.

« L'Europe a été païenne, paulinienne, catholique, schismatique, protestante, mais elle n'a pas encore été chrétienne, ou plutôt jésunienne » (p. XXIII).

Il en a coûté à l'Europe pour parcourir ces différents stades ; ce ne sera donc pas l'affaire d'un jour, ni d'un siècle, ni d'un décret, ni même d'une révolution, que de faire accepter à l'humanité la *divine utopie* de Jésus ; il faudra pour cela les sacrifices constants, les efforts réunis des meilleurs amis du bien pendant des siècles. L'optimisme de l'auteur, optimisme partagé par tous les socialistes, a, selon nous sa source, dans le fameux sophisme de Rousseau d'après lequel l'homme naît naturellement bon, mais est gâté, corrompu par la société, ce qui implique la nécessité de réformer la société pour rendre heureux les individus qui en font partie.

Quoi qu'il en soit, voici d'après l'auteur « ce que serait une société telle que la concevait Jésus. Le communisme y régnerait certainement ; mais il y régnerait comme chez les Esséniens, c'est-à-dire, basé sur le travail de chacun pour tous et de tous pour chacun. Ce communisme aurait une hiérarchie appuyée sur les aptitudes intellectuelles de ses membres ; le père de famille serait en même temps le médecin et le prêtre des siens, comme le seraient les chefs des différentes communautés.

» Pour arriver au pouvoir il y aurait des épreuves en raison de l'importance même de ce pouvoir. On choisirait les chefs parmi les plus humbles, les plus savants et les plus dignes.

» Avec le règne de la fraternité et de la solidarité, s'établiraient ceux de l'égalité devant les lois, devant les droits et les devoirs.

» Les grandes fortunes, les grandes propriétés disparaîtraient, mais la misère n'existerait plus.

» Et, sur le fronton du temple, dédié au Père, on inscrirait, en lettres d'or, les mots :

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ,

surmontés de ces autres :

DEVOIR, RESPONSABILITÉ, SOLIDARITÉ. »

» Voilà la divine utopie que les peuples pourront réaliser, le jour où ils seront fermement décidés à se débarrasser des scribes, des sadducéens, des grands prêtres et des pharisiens ; oppresseurs éternels, qui ne se maintiennent au pouvoir qu'en exploitant leurs passions, leur ignorance, leur faiblesse et leurs superstitions. »

L'auteur ne s'imagine certes pas que les détenteurs du pouvoir, de l'influence et de la richesse songent jamais à modifier l'état actuel religieux, politique et social dont ils ont lieu d'être satisfaits, mais il s'illusionne grandement s'il suppose que les ennemis de la société, des droits individuels, de la famille, de la propriété et de la religion elle-même, acceptent jamais les enseignements de Jésus avec les conditions et les dispositions sérieuses qu'ils exigent pour établir parmi les hommes le royaume de Dieu ou le communisme essénien. Il se peut que la fin de ce siècle voie se renouveler les débordements d'impunité et les horreurs du despotisme démagogique de cent ans passés, et que les hommes, dégoûtés et effrayés des scènes sauvages de barbarie dont nous sommes menacés, soupirent après les lumières et les consolations de la religion. C'est là le grand souci de tant d'écrivains qui parlent de la religion de l'avenir en Russie (Tolstoï), en Allemagne, en France et en Italie (Mamiani, Mariano, Sbarbaro etc.)

C'est aussi la grande préoccupation, la noble intention de M. de Réglé. Son idée est juste, de ramener ses contemporains à Jésus même, en qui il voit le révélateur de la vraie religion, source de tout progrès et du bonheur social. Mais la rénovation morale et religieuse des peuples chrétiens ne suppose-t-elle pas une vue plus profonde, et par conséquent plus vraie, des besoins et des misères de l'homme ? Le péché ne

réside-t-il pas au fond du cœur et de la vie de tout homme venant au monde, et serait-il seulement le triste privilège de certaines classes de la société *dont on pourrait se débarrasser un jour ?*

Nous pourrions multiplier ces questions et ces objections ; mais nous clôrons cette courte analyse en félicitant l'auteur d'avoir vu juste en décrivant le catholicisme comme le plus grand ennemi de la religion de Jésus, comme l'héritier de l'intolérance pharisaïque et des superstitions du paganisme. Il y a du mérite à le faire, aujourd'hui que l'Allemagne, si docte et si libre, rouvre ses portes aux jésuites et aux rédemptoristes. *Dixi.*

Luserna San-Giovanni (Italie), novembre 1891.
